

Chapitre 1

Mes plus vieux souvenirs

Si on s'approche de la fenêtre de la chambre et qu'on regarde à l'intérieur par l'entrebâillement des volets presque fermés, on est d'abord ébloui par cette barre de soleil sur les draps blancs. Puis, l'œil s'habituant, on suit les draps devenus bleu-gris-mauve dans l'ombre et, à leur volume et leur gonflement, on comprend que la literie est retournée sur le pied du lit. C'est un lit à rouleau : à la tête et au pied, les bois sont hauts et, bien qu'on ne les voie pas, on sait qu'ils se terminent par une bordure arrondie, comme un revers ou un ourlet. Le drap de dessous est bien tendu sur le matelas. C'est la chambre du mort. Le village s'appelle « La Courroirie ». Nous sommes en Indre et Loire. Je n'ai pas quatre ans.

On entend aboyer les chiens. La meute est encore loin. Robert est debout, de profil, dans l'encadrement de la porte, une jambe et la moitié du corps sur la plate-forme (qui n'est pas encore un balcon, n'ayant pas de balustrade), l'autre moitié à l'intérieur de la « voiture ». Il a les deux mains serrées sur le montant de la porte. Il ne sortira pas. Il a peur des chiens. Il aura toujours peur des chiens.

Et voilà les chevaux qui sortent de la forêt, traversent la vallée où nous « stationnons » puis disparaissent entre les arbres de l'autre côté. Les taches rouges des vestes... Attention ! C'est une image du film d'Hichcock « Pas de printemps pour Marnie ». Mais dans le film, Marnie (et le spectateur) les voit de dos. Dans la vallée je les vois de profil. Et la bande-son ? me diras-tu. Bien sûr les cors ac-

compagnent et soulignent chaque phase de la chasse a coudre, mais je n'ai pas de mémoire pour la musique. Des chansons, ce sont les paroles que je retiens et elles m'aident à retrouver l'air.

Ces souvenirs ont été « homologués » par papa et/ou Robert, maman prétendant qu'elle n'avait pas de mémoire. Certains souvenirs peuvent être « de seconde main » comme l'épisode de l'anguille que Philippe se rappelle alors qu'il a eu lieu avant sa naissance. Ce qui est sûr, c'est que mes souvenirs ne sont pas de fausses reminiscences à partir de photos (nous en avons si peu) ou de films, comme peuvent en avoir nos enfants. J'ai bien peur, d'ailleurs, que toutes ces images enregistrées n'effacent les vrais souvenirs. Je n'ai jamais entendu les garçons évoquer un souvenir réveillé par une madeleine (qui n'était pas une madeleine mais une tartine de pain grillé, que Proust nomme ensuite « biscotte », trempée dans une infusion de tilleul)

Avançons un peu dans le temps. Maman est à la maternité de Tours. Je te montre une photo : assises sur l'escabeau (ou disions-nous « escalier » ?) de la roulotte : Madame Renard, qui sera la marraine de Rolande, ses deux filles, une demoiselle en visite avec elles, et moi le cou dans les épaules, « Grosse tourloute » disait papa, les cheveux coupés « à la Jeanne d'Arc » (courts avec une frange droite). Robert est en-bas, accroupi, les genoux nus. Lucette, debout à droite, les mains sur le ventre, l'air timide. A gauche, en retrait, la dame qui nous gardait est en blouse, les manches relevées. Son visage est de profil. Voit-elle ce petit garçon « en sarrau » et bonnet de toile blanche (oui, un bob si tu veux) qui devait attendre pour aller jouer ? De l'autre côté, dans l'herbe, le poêle sur lequel maman faisait bouillir « le blanc » tous les lundis.

Voilà pour la photo. Mais le souvenir ? Nous n'aimions pas cette femme. Nous passions les journées dehors pour la fuir.

Cette demoiselle Renard, quinze ans peut-être, allure décontractée dans un manteau sport, en tweed sûrement, ceinturé, soquettes blanches dans souliers à brides, a toujours été pour moi le modèle de grande fille toute simple qui me plaît beaucoup. J'ai choisi ce titre pour un portrait de Catherine.

Il y avait une chaise (je la revois ici, au grenier, mais elle n'y est plus) qu'on appelait « la chaise de Rolande » : en bois, de hauteur normale mais avec un dossier très bas. La sole n'était pas cannée mais en contreplaqué avec un décor qui semblait pyrogravé. Sur cette chaise, un jour, Rolande... Fi donc ! Est-ce que cela se dit ?

L'année de mes cinq ans (maman l'a confirmé) nous avons eu avec nous ma grand-mère maternelle, la seule vivante de nos grands-parents. Tu imagines le dépaysement pour une vieille paysanne qui n'avait jamais quitté le « Pré Guillaume » ! D'elle, je ne me rappelle que le pied, enflé, décoloré, trempant dans une bassine de fer galvanisé. Odeur de pharmacie. Ou plutôt d'hôpital. Ma grand-mère était diabétique. Elle avait à la cheville une blessure qui ne guérissait pas. Peut-être est-ce elle sur la photo de mariage dans l'album (les portraits d'ancêtres qui sont au grenier et que j'avais encadrés pour étrenner mes cimaises, viennent de la famille de Jacques). Le marié a l'air bien vieux.

Nous sommes allés en voiture (je te parlerai de la Chénard et Walker) voir la Tante Louis, une tante de maman, dans le Maine et Loire, près de Beaufort-en-Vallée. Papa avait apporté un sac de crabes (donc nous habitons en Vendée), un plein sac à pommes de terre, en jute, et l'avait vidé au milieu de la pièce. Je les revois, courant en biais,

les pinces hautes, pour aller se cacher sous les meubles. Je ne vois pas le visage de la tante ni n'entends ses cris mais je me rappelle le lit (aurais-je couché avec la tante ?). J'enfonce dans un matelas. Non, une couette de plumes. J'étouffe sous un édredon, rouge bien sûr. Je crois que le lit avait un baldaquin. Non ? Un ciel de lit ? d'où tombaient des rideaux sur trois côtés, le lit étant contre le mur. Chez Lucette, à la Coutancière, j'ai appris à faire ce genre de lit avec un bâton bien propre, bien lisse, sur lequel on enroule le bout du drap de dessus puis de la couverture et enfin du couvre-pied pour les tendre bien à plat. Odeur rêche de la laine de mouton sous la satinette rouge.

L'odeur des rivières et des étangs, c'est Saint-Christophe-du-Ligneron. L'odeur des fraises écrasées, ce sont les tartines de fraises saupoudrées de sucre que nous faisait maman. Mais une odeur et un goût que je n'ai jamais retrouvés : ceux des grandes tartines qu'on faisait griller dans le four, derrière la plaque du foyer où une fourchette piquée au dos les tenait verticales. Les soirs d'été, quand on a surtout soif et pas très faim, on mangeait du miget au vin, ou au lait. Ou des caillebotes : des cubes de lait caillé dans du lait cru, sucré.

L'odeur du velours côtelé, le « frtt-frtt » de la culotte de papa quand on marchait ensemble. Il prenait ma main dans la sienne et la/les mettait dans sa poche gauche.

Chapitre 2

Portrait de mon père

Son histoire commence quand il abandonne tout pour partir avec maman. Ce qui précède est de la préhistoire.

Sur la photo où il apparaît pour la première fois, il n'est pas en tenue de travail : combinaison (on dirait maintenant salopette) et « veston » de toile bleue, mais en culotte de velours, veston de lainage et sabots de bois. Non pas la casquette habituelle mais un bonnet de laine, non, un passe-montagne avec visière dont le bas est relevé. C'est l'hiver, les arbres sont nus. Papa est debout devant la « voiture » tenant par la main Lucette (sarrau boutonné de l'épaule gauche jusqu'en bas et « chausse » de laine foncée). Derrière elle, maman, assise sur une marche de l'escalier, tient Robert (deux ans ?) sur ses genoux. Et moi ? Où suis-je ? Les hommes se soucient fort de ce que devient leur âme immortelle après leur mort mais se posent moins de questions sur ce qu'elle était avant leur naissance. (Parenthèse qui a beaucoup à voir, dirait DDT).

Sur les photos du « cylindre », papa est là-haut (plus haut que Gabin sur sa locomotive dans « La bête humaine »). Les cantonniers sont groupés en bas. Et voilà Badinguet sur une borne Michelin, brandissant une bouteille. Là, papa arbitre un jeu de force qui oppose deux ouvriers à quatre pattes tirant sur une corde qui les relie par le cou.

Papa était un chef. On le craignait et on l'admirait. On aimait (et on aime encore), entre nous, employer ses mots,

ses expressions, des phrases, angevins ou inventés. On est entre nous, initiés.

A Gabriel qui venait avec ses gants beurre frais (non, de cuir marron sûrement) demander la main de Lucette, il a répondu : « Eh là mon gars, on a tout le temps de parler de ça ». En Anjou, à la ferme, on parle des vaches, de la récolte, de la pluie, avant d'arriver au but de la visite.

Je me revois « au coin » : assise par terre dans l'angle de la cuisinière et de la paroi. Je suis punie. Jusqu'au dîner. Avec Monique et Claudette M. (C'était lors de notre premier séjour à Parthenay), on était all. Voilà ! J'ai bien envie de remplacer ce « nous » trop habillé par le « on » plus naturel, mais quand on rencontre un féminin, et surtout s'il est marqué à l'oral, on ne sait plus que faire. Osera-t-on écrire « on était contentes » ? Donc, nous étions allées jouer près d'une petite mare à grenouilles couverte de lentilles d'eau. Je ne sais pas si elle a glissé. Rolande est tombée à l'eau. On l'a sortie et on a bien ri parce que sa robe à pois bleus était devenue une robe à pois verts. Papa n'a pas trouvé ça drôle.

La dernière gifle que j'ai reçue m'est « restée sur le cœur ». A la question de papa j'ai répondu « Ce n'est pas à toi que je parle ». Vlan ! Je ne sais pas si j'ai rougi mais je sens encore le chaud de la colère me monter aux joues. Non, pas de la colère, c'est l'injustice qui te révolte. Car c'était vrai. Je parlais à Rolande. Mais papa y a vu de l'insolence.

Il était autoritaire et sévère, à la fois très jovial et fier comme un hidalgo. Son port de tête le faisait paraître plus grand qu'il n'était. Des yeux vifs, un sourcil plus haut que l'autre, séquelle d'une trépanation après un accident de moto. Un air d'arrogance moqueuse. Sur cette photo d'identité il a peut-être cinquante cinq ans. C'est difficile, je crois même que c'est impossible, de revoir le visage

d'autrefois de quelqu'un qu'on a vu vieillir et changer, chaque nouveau visage effaçant les précédents. Ainsi Garine ne veut pas revoir Machenka, préférant garder le souvenir de son amour de jeunesse.

Il disait : « Tiens, ma fille, donne-moi donc..., tu s'ras ben mignonne ». Ou bien il tendait la main vers quelque chose sans rien dire, comme le père de Sartre (voir « Les mots »). Et Sartre en était agacé. Moi aussi.

Il disait : « Tiens, donne-moi donc mon morceau préféré », et maman lui donnait la tête du lapin. Elle le faisait rôtir au four, entier, couché en rond dans le plat en aluminium, avec deux anses, dans lequel elle faisait aussi les œufs-au-lait.

Ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il a avoué qu'il préférerait la cuisse. Personne ne mange plus la tête de lapin (j'ai essayé. Il y a les joues, oui, mais je n'aime pas la cervelle) mais l'expression nous est restée pour désigner le sacrifice un peu ostentatoire, genre Jean-Christophe et la pomme de terre.

Il disait : « Tu veux dix Francs ou tout ce qu'il y a dans mon porte-monnaie ? » quand Robert et moi lui demandions de l'argent pour aller au cinéma ou au bal. Je ne me rappelle pas qu'on ait jamais pris le risque de choisir le porte-monnaie.

A plus de soixante-dix ans il venait à bicyclette, de Thénézay à Genneton et, aussitôt arrivé, allait travailler au jardin.

C'était un roc. On le croyait immortel.

Mais en 1973, aux vacances d'été, on l'a trouvé changé, amaigri, allant de son lit à un fauteuil ou à une chaise de jardin. Un matin de cet été-là, je repassais dans sa chambre. Il était couché. Des douleurs intestinales. Le docteur venait de passer. « Ah ma fille, si tu savais comme je souffre. » Aller lui tenir la main, lui toucher le front était impossible. Nous avions de telles habitudes de retenue, de

pudeur des sentiments. Il est mort dans l'après-midi. Les garçons (Jacques, Robert, Lucien) étaient à la pêche. J'étais à la piscine avec les enfants. Je crois que Rolande était allée à la pharmacie. Maman, Raymond et Pierrette étaient là.

Notre demi-frère est venu à l'enterrement, en moto. Maman craignait qu'il ne croie que notre maison appartenait à papa. Et non. Il venait nous racheter les six-septième de sa petite ferme.

Quand nous étions jeunes, Rolande et moi, nous pensions que nous irions un jour le voir, sans nous faire connaître d'abord. Et puis, quand cela est devenu possible, l'envie nous en était passée. Il était très loin de nous. Avoir le même père est très abstrait quand on n'a pas été élevé ensemble.

L'autre jour, à Marie-Annick qui manquait de patience avec le vieux Monsieur C., je voulais dire qu'à la fin de sa vie on demandait toujours à papa (pour lui faire plaisir, pour qu'il se sente utile) quelle route il fallait prendre pour aller à... (Il connaissait toutes les bornes kilométriques des nationales, départementales, vicinales de tout le Centre-Ouest). Je n'ai pas pu. La gorge nouée.

Il était si fier quand je dansais sur scène à Parthenay. Ou à la fête sportive quand j'étais en avant pour servir de modèle. Et plus tard, à Segré, à une autre fête sportive, il n'a pas pu se retenir de dire à ses voisins, montrant le Prof de gym, Rolande « C'est ma fille ».

A Ankara il a été à peine étonné quand Menekche lui a baisé la main et se l'est portée au front (le respect dû aux anciens). Ensuite, il tendait la main comme une diva. Alors que maman souriait, timide, la tête un peu inclinée à gauche, gênée.

Chapitre 3

Portrait de ma mère

Léontine, Marie-Louise Audio est née en 1902 au Pré Guillaume. Des onze enfants de ma grand-mère maternelle, en voilà cinq encore vivants qui sont allés chez le photographe ce jour-là. Maman porte une jupe sombre (noire ?), longue (Est-ce une tenue habillée ? Sûrement car sur la photo de classe où maman a sept ou huit ans, l'institutrice a une robe à mi mollets) avec un corsage clair à manches longues, froncées sous les hauts poignets ajustés. A la ceinture, un large ruban avec un nœud plat. Les cheveux, coiffés en arrière, sont presque plats sur le dessus de la tête et gonflés au dessus des oreilles, ce qui fait presque un triangle. On ne voit pas le chignon. Assise, elle tient sur ses genoux un mouchoir plié. Elle a peut-être vingt ans. Entre elle et une sœur un peu plus jeune, en tenue assez semblable et même coiffure, assise aussi et dans les mains un petit sac (une aumônière plate, en satin), une petite sœur, douze ans, est debout : robe au genoux, ceinture basse, col blanc. Ses cheveux, longs, très clairs, tirés derrière l'oreille à gauche, sont ramenés devant à droite et retenus par un ruban blanc. Elle est jolie. Elle a l'air doux. Elle mourra bientôt, comme sa grande sœur, de tuberculose.

Derrière, debout, deux frères en costume trois pièces, col dur aux coins arrondis : l'Oncle Etienne, quinze-seize ans, que nous avons connu et l'oncle Jules qui deviendra agent d'assurances et se suicidera, laissant (comme disent les journaux) une femme et un fils. Nous avons rencontré ce cousin à l'enterrement de l'Oncle Etienne. Il s'est mon-

tré très réservé avec nous. Que sait-il ? Que croit-il ? Les uns ont dit : des ennuis financiers, les autres : la conduite honteuse de sa sœur Léontine.

Sur la photo de la roulotte dont je t'ai parlé, maman a un chignon mais les cheveux tirés sont plats. Une coiffure de tous les jours. Sur une photo d'identité elle a une raie au côté, l'air très doux. On ne remarque pas le nez, qu'elle avait assez fort (la marque des Audio) mais la lèvre inférieure qui avance légèrement. Elle porte déjà cette robe bleue, d'un bleu-gris très discret, un tissu sec, à chevrons, avec un col-châle en crêpe bleu clair. Quand elle riait aux éclats, avant sa maladie, elle se reculait, baissait la tête en se détournant un peu, se cachait la bouche, comme une fillette bien élevée qui sait qu'en compagnie on ne doit pas se laisser aller.

A Parthenay elle avait les cheveux courts. Quand les a-t-elle coupés ? Peut-être pendant la guerre.

Elle a dû avoir beaucoup de peine à s'habituer à cette vie nomade, elle si timide, à la dépendance vis à vis des voisins occasionnels. Pour l'eau par exemple. Elle disait que les gens des plaines sont plus accueillants que ceux du bocage qui, s'ils sont dans la cour quand vous arrivez, rentrent, ferment la porte et soulèvent un coin du rideau de la fenêtre. Et je ne vous parle pas des maraîchins !

Après la mort de papa, maman a souffert d'une dépression nerveuse. Elle est entrée en état de dépression et n'en est plus sortie. N'ayant plus personne pour qui se dévouer, elle a eu le temps, pour la première fois de sa vie, de s'occuper d'elle et est devenue hypocondriaque. Image de maman prenant ses médicaments, un à un, les yeux dans le vague.

Deux fois elle avait tenté de se suicider en avalant d'un coup sa provision de somnifères et anti-dépressifs. La